

L'identité humaine et l'épreuve de soi dans les Essais de Montaigne
« comme un voisin, comme un arbre »
par Clotilde Maupin

« Je n'ai rien fait aujourd'hui. Quoi ?
Avez-vous pas vécu ? »

Montaigne clôt le dernier chapitre du troisième et dernier Livre de ses Essais par une présentation longue et détaillée des usages et inclinations de son corps. On lit notamment, parmi cette paisible accumulation de minutieuses annonces, que « le dormir a occupé une grande partie de [sa] vie et le continue encore en cet âge, huit ou neuf heures d'une haleine » ; et que, jusqu'à l'instant précis où il écrit ces lignes, il a eu la vue assez claire pour ne pas porter de lunettes. Qu'il coupe son vin – qu'il aime boire « dans de petits verres » – avec de l'eau. Le texte consigne également que son auteur supporte plus aisément le froid que la grande chaleur, qu'il souffre de coliques et atteste qu'il compose, avec les grâces et faiblesses de sa nature, et malgré la maladie de la pierre dont il souffre depuis de longues années, une vie pleine, présente à soi, réellement voluptueuse. Qu'il porte toute l'année et par tous les temps des bas de soie, qu'il aime le poisson et goûte les viandes quand elles sont tendres et salées, et se réjouit d'avoir eu longtemps de bonnes dents ; qu'il marche vite et supporte aisément de rester debout tout au long d'une journée, bien qu'il n'ait de goût à se déplacer sur les pavés des villes qu'à dos de cheval. Par ce portrait tout ensemble infiniment exact et délibérément dispersé d'un corps et de ses humeurs, on comprend que l'auteur des Essais réalise autant d'états des lieux de sa « nature ». En consignait la diversité de ses conditions, en présentant les usages qui forment ses habitudes, en inventoriant ses goûts, Montaigne se décrit, s'écrit « sur le vif » et « récite » sa situation.

Ainsi, entretenir le registre de la connaissance du corps, est-ce s'instruire par ce biais de l'identité de l'homme ? Est-ce là définir le contour de sa condition naturelle ? En effet, s'il importe de conjuguer l'élément de l'identité avec la notion de culture, l'œuvre de Montaigne forme alors, autour des questions qui se dégagent de cet assemblage, une ressource abondante, un registre multiple et foisonnant. Mais les trois Livres des *Essais* composent surtout une étonnante épreuve de ces problèmes. C'est que le texte se montre tout aussi riche qu'il se découvre paradoxal : « je ne forme pas l'homme ; je le récite », écrit Montaigne.

Dire l'identité c'est, strictement, dire le même. Mais Montaigne se présente en « mille visages », « versatile » en tous domaines, meuble comme un terrain vague, « ondoyant » à la moindre des occasions.

Dire l'identité, c'est aussitôt prononcer la différence. Or, Montaigne ne cesse pas de développer l'exploration d'une individualité qui, par instabilités et inconstances, diffère de soi au point de ne pas s'y retrouver, de ne pas se trouver en mesure de confirmer l'unité de son être au travers de ses changements. Plus encore, la fondamentale unicité de l'être, par laquelle il lui est donné de perdurer dans la durée se trouve, à de nombreuses reprises, intégralement réfutée. Ne pas persister en son être, c'est changer pour différer radicalement de soi. L'axe qu'on jugeait sans doute assuré d'une fondamentale identité à soi passe, abîmé dans la grande législation générale de l'instabilité. « Moi à cette heure et moi tantôt sommes bien deux. »

L'identité est également, inévitablement, une définition : je suis... Un être humain, c'est-à-dire l'« animal raisonnable » de la philosophie antique ? Le sommet et le centre de la Création ? Michel ? Un magistrat ? L'auteur des *Essais* ?

Qui suis-je ? L'extraordinaire accumulation de détails – qui constitue un aspect marquant de l'écriture des *Essais* – ne forme cependant pas les traits saillants d'une identité qui soit remarquable ou, en quelque manière, excellente. Dira-t-elle alors que l'exploration de soi par Montaigne dessine, sur le motif, un exemplaire banal du modèle commun ?

Le texte de Montaigne découvre l'exercice virtuose et simple d'un auteur qui, munie d'une immense culture humaniste, compose les relations de son moi ainsi que les mouvements de sa vie propre avec une multiplicité de textes anciens. Ceux-ci sont profusément utilisés et très singulièrement intégrés à l'économie du texte, intégralement assimilés, intimement mêlés à l'écriture des *Essais*. Il construit et invente les liens que son individualité est susceptible d'entretenir avec des événements et des histoires anciennes, aussi bien qu'avec d'autres terres, neuves et lointaines. Michel de Montaigne s'enseigne de Tacite et des Amérindiens, d'un roi de Thrace et des étranges Amériques. Dans la profondeur de ses appels aux lointains historiques et géographiques, ces *Essais* offrent là de quoi s'interroger d'une façon singulière sur les rapports de l'identité et de la culture.

En ce sens, l'œuvre de Montaigne est peu parente de l'introspection, et ne reconstitue pas l'histoire signifiante de son être. Montaigne ne se cherche pas. Tout au contraire, il se présente tout vif, se récite vague, s'« étale » sous tous les angles aux regards de ses lecteurs ; c'est qu'il s'explore et se trouve en chaque détail, à chacun de ses passages, en chacune des citations qu'il recompose. Les *Essais* réalisent en ce sens l'exploration continuée, par l'artisan d'une philosophie exempte de thèse et de doctrine, des accidents et circonstances d'un être qui passe, « ondoyant et divers », profondément disparate et instable, changeant, en cela inassignable. C'est dans cet extraordinaire acquiescement au vague et dans cette double position de retraite – d'une part en son « terrier », d'autre part dans le double repliement vers des époques passées et des terres inconnues – que l'on pourra tenter de découvrir selon quelles trou-blantes modalités la question de l'identité humaine se ploie, se projette et se dessine dans cette œuvre.